



HAL
open science

L'indifférence à l'origine. "Qu'importe": Foucault et d'Holbach

Nassif Farhat

► **To cite this version:**

Nassif Farhat. L'indifférence à l'origine. "Qu'importe": Foucault et d'Holbach. L'origine interrogée entre les Lumières et aujourd'hui, Jean-Luc Guichet et James Hanrahan, Sep 2022, Amiens (Université de Picardie Jules Verne), France. hal-04156766

HAL Id: hal-04156766

<https://hal.science/hal-04156766>

Submitted on 9 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'indifférence à l'origine « Qu'importe » : Foucault et d'Holbach

« Le thème dont je voudrais partir, j'en emprunte la formulation à Beckett : « Qu'importe qui parle, quelqu'un a dit qu'importe qui parle » ». Ainsi parlait Michel Foucault, en 1969, devant les membres de la Société française de philosophie. La conférence qu'il donnait alors, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », passe pour avoir accompli un geste original, caractéristique, selon Dinah Ribard, de « la nouvelle critique » : celui d'avoir substitué à la question de l'individu-auteur, conçu comme l'origine de la parole, celle d'une fonction-auteur dépourvue de toute subjectivité, et n'occupant qu'une place mineure dans les formations discursives. A l'auteur en personne, dont, dit Deleuze dans *Dialogues*, « les inconvénients sont de constituer un point de départ ou d'origine, de former un sujet d'énonciation dont dépendrait tous les énoncés produits », il opposerait un « sujet de l'énoncé » qui lui serait « distinct en tout » : « une fonction vide, précisera l'*Archéologie du savoir*, pouvant être remplie par des individus indifférents » (129). Foucault, autrement dit, aurait été à l'origine d'une position critique caractérisée par son « indifférence » à l'origine du texte. Il en aurait fait courir « le bruit » avec cette formule extraite des *Textes pour rien* de Beckett : « Qu'importe qui parle ».

Cette conférence est en vérité si connue qu'on ne laisse pas de s'étonner de deux choses. D'abord, et sans mauvais jeu de mots, de l'indifférence des critiques à l'égard de cette « indifférence », dans laquelle Foucault reconnaissait pourtant « un des principes éthiques fondamentaux de l'écriture contemporaine », et qu'il eut sans doute tort de croire « trop connue pour qu'il soit besoin de l'analyser longtemps. » Jamais ce principe d'indifférence, sur fond duquel seulement émerge la fonction-auteur, ne fut questionné pour lui-même. Derrière toutes les questions posées par la fonction-auteur, son bruit a été étouffé – et c'est à lui que nous souhaitons prêter l'oreille. On s'étonne ensuite de ce que Foucault juge « contemporain » un tel principe d'indifférence, alors même qu'il paraît venir de plus loin, d'un auteur dont il n'est pas indifférent que nul ne se soit aperçu. De plus loin, à savoir de l'« avertissement » des *Lettres à Eugénie*, parues anonymement en 1768, et attribuées pour l'essentiel au baron d'Holbach. Le thème dont je pourrais partir serait donc aussi bien celui-ci : « « Si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » C'est un vers de Corneille dont *l'application* est très heureuse, et qui devrait être sur le frontispice de tous les livres de cette nature. » L'indifférence à l'origine, que Foucault disait « sans cesse reprise, jamais tout à fait appliquée », est ici non seulement reprise, mais appliquée ; non seulement appliquée, mais expliquée dans le reste de l'« Avertissement », que je me propose, pour cette raison, de lire de près.

Dans cette lecture, il ne sera bien sûr question ni d'expliquer Foucault à partir de d'Holbach, ni de faire de d'Holbach le précurseur de Foucault. Il ne sera d'ailleurs question ni de Foucault, ni de d'Holbach, ni de leurs œuvres respectives, puisqu'il faudrait, pour en parler, se servir des catégories avec lesquelles l'indifférence aurait précisément pour conséquence de rompre. Il ne sera question que du principe

d'indifférence, en tant qu'il est le lieu commun aux deux formations discursives, le nom de l'enchevêtrement, que soupçonnait José-Luis Diaz, de « l'âge classique » et de « l'âge structuraliste ». « La contemporanéité, rappelle *L'archéologie du savoir*, ne signifie pas l'exacte coïncidence chronologique » (237). L'étrange familiarité entre les deux *qu'importe* signale ainsi, comme un symptôme, leur anachronique contemporanéité.

En témoigne le dernier étonnement dont je voudrais faire part avant de commencer. Il concerne la manière très paradoxale dont s'énonce, chez Foucault comme chez d'Holbach, le principe de l'indifférence à l'origine. Paradoxale, puisque les formules mêmes qui sont censées l'entériner, sont explicitement et nommément, rapportées à leurs auteurs. Qu'importe qui parle, dit Beckett ; qu'importe à qui je suis, dit le vers de Corneille. L'indifférence à l'origine ne se passe pas d'une référence à l'origine qui l'indiffère. C'est dire alors que l'attitude qu'elle désigne diffère de son sens commun : elle n'est ni un dédain, ni un oubli de l'origine. Elle ne « rature (pas) l'origine », comme Martin Rueff le dit de Foucault, car elle en préserve la trace ; elle ne substitue pas non plus une origine à l'autre, comme Bertrand Binoche le prétend des philosophes des Lumières. Bien plutôt, elle ouvre un espace où l'origine est simultanément appelée à comparaître et à disparaître. Enfin, elle n'est pas passive, mais, comme j'espère le montrer, elle consiste en une opération qui renverse le sens et la valeur de l'origine.

Soit donc l'énoncé suivant, que l'auteur de l'avertissement, distinct de celui des *Lettres à Eugénie*, présente comme « une épigraphe qu'on a trouvée sur plusieurs [de ses] manuscrits » : « Si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » On pourrait commencer par y voir une question polémique, emblématique de ce que Franck Salaün appelle « la crise de l'autorité » au siècle des Lumières. En effet, dans l'ordre du discours classique, le texte fait constamment signe vers l'autorité qui le fonde – c'est son « index de vérité » selon la formule de Foucault. Le nom de l'auteur garantit la vérité de son discours ; il en précède et conditionne la réception. La citation de Corneille – « si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » – tient donc d'abord sa nature polémique de ce qu'elle est polyphonique, et qu'elle contredit frontalement l'autre formule qu'elle fait entendre. Elle est le paradoxe de cette *doxa* classique : « Je n'ai raison *que* si je suis à tel ou tel ». Comme l'affirme la première lettre à Eugénie, le lecteur n'est « plus fait pour être la dupe des noms et des autorités » (26). Dans la réception du discours, l'origine désormais n'est plus première, et n'a plus le primat ; elle ne précède plus le discours, mais lui succède. C'est pourquoi l'auteur de l'avertissement peut opposer « l'importance » du manuscrit, aux « détails peu importants qui concernent le nom et la vie de l'auteur ». L'indifférence à l'origine fait de l'origine même une donnée secondaire.

Ce phénomène est bien connu, et n'a rien pour nous étonner ; mais il faut aller plus loin, et voir dans la question – « si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » –

davantage qu'un emblème de la crise de l'autorité : elle engage, discrètement, une polémique au sein même du camp des instigateurs de cette crise. En effet, leur position pourrait coïncider avec celle des « lecteurs », dont l'avertissement affirme, je cite, « qu'ils tâchent de justifier leur curiosité [à l'égard de l'auteur] en disant que lorsqu'on lit un livre dont on fait soi-même très grand cas, il est naturel de *désirer* savoir à qui adresser son hommage. » Cette position, remarquons-le, est exactement celle que défend Diderot, dans l'article de l'Encyclopédie, « Autorité dans les discours et dans les écrits » (je cite) : « Ce n'est pas le nom de l'auteur qui doit faire estimer l'ouvrage, c'est l'ouvrage qui doit *obliger* à rendre justice à l'auteur ». Diderot et certains lecteurs ne tiennent certes plus l'auteur pour un « index de vérité », mais ils ne lui sont pas pour autant indifférents. S'il dit vrai, l'auteur continue pour eux de faire autorité, et de les « obliger » : il n'est certes plus l'*archè*, mais le *télos* de la lecture ; il n'en est plus à l'origine, mais il demeure à l'horizon. Le désir d'origine survit à sa déposition, sur le modèle même de ce qu'écrira Roland Barthes, dans *Le plaisir du texte* : « Comme institution, l'auteur est mort : sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu, [...] mais dans le texte, d'une certaine façon, je désire l'auteur ».

C'est, croyons-nous, à cette inconséquence-là, que l'auteur de l'avertissement répond, en qualifiant ce désir de « déraisonnable ». Il ne fait, en cela, que tirer toutes les conséquences de la définition que Diderot donne lui-même de l'autorité. Je cite l'article de l'Encyclopédie : « J'entends par autorité dans le discours, le droit qu'on a d'être crû dans ce qu'on dit [...] Ce droit est fondé sur le degré de science & de bonne foi, qu'on reconnaît dans la personne qui parle. » Le droit à l'autorité, on le voit, ne trouve pas son fondement dans la parole de l'auteur, mais dans la reconnaissance du lecteur ; et l'on comprend alors que dans la formule de Corneille, l'hypothétique « Si j'ai raison » n'énonce pas tant une condition qu'une injonction : elle incite le lecteur à *vérifier* si l'on dit vrai – à, littéralement, *faire* la vérité. C'est le sens même de la réplique de Nicomède, acte I scène 2 : « Seigneur, si j'ai raison qu'importe à qui je sois ? / [...] Vous-même, amour à part, *je vous en fais arbitre* ». Le lecteur seul dira si l'auteur a raison ; c'est lui qui fait autorité, c'est lui qui est à l'origine de l'autorité du discours. Le discours n'est donc pas signé, tant qu'il ne l'a pas contresigné. L'auteur du discours n'est même plus auteur de son discours ; il n'a plus la moindre fonction. Dorénavant, écrit Voltaire dans l'article « Auteurs » du *Dictionnaire philosophique*, « c'est à son livre à parler pour lui ». L'indifférence, par conséquent, est le seul hommage qu'on lui doit ; et l'on peut appliquer à l'existence du livre ce que d'Holbach affirme de l'existence de l'homme dans le *Système de la nature* : « son dernier terme nous est aussi indifférent que le premier ».

Dans ces conditions, et parce qu'au XVIII^e siècle, la question de l'auteur est indissociable de celle de Dieu, auteur et origine de la nature, on conçoit que l'indifférence ait eu la valeur d'un principe pour les partisans des Lumières, et le *qu'importe* qui la traduit ait pu faire office de mot d'ordre. On le trouve ailleurs chez

d'Holbach, dans le *Bon sens* : « Quand il s'agit de la vérité, il nous importe peu de qui elle nous vienne » ; ou chez Charles Bossut, dans sa préface aux « Réflexions sur l'argument de Locke et de Pascal » : « Que cette dissertation soit de Fontenelle, de Bernard, ou d'un autre, il n'importe ». On le trouve aussi chez Diderot, dans le même article de l'Encyclopédie : « Qu'importe que d'autres aient pensé de même, pourvu que nous pensions juste ? », ou dans la Réfutation d'Helvétius : « Qu'importe quel nom on imprimera à la tête de ton livre ? ». Chez Voltaire également, dans une lettre à Damilaville : « Qu'importe l'auteur d'un livre, pourvu qu'il fasse du bien », ou dans une autre à Helvétius : « Eh mes amis ! Qu'importe l'auteur de l'ouvrage ? » Toutefois, et malgré leur ressemblance, une différence capitale demeure entre ces formules et celle de l'avertissement des *Lettres à Eugénie*. La différence, c'est que, contrairement aux autres, « si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » n'est pas une question rhétorique, puisque l'avertissement, on va le voir, y répond activement. Comme les autres, elle discrédite la recherche de l'origine, mais à la différence des autres, c'est pour ouvrir un autre champ. Comme les autres, elle ne se demande plus d'où vient le discours ; mais seule parmi les autres, elle se demande d'où vient que cette question se pose. Renversante donc, sinon révolutionnaire, l'indifférence. Elle renverse l'archéologie, au sens étymologique d'une quête de l'origine, en sa généalogie, au sens d'une quête des motifs qui poussent à s'y intéresser. A ceux qui demandaient à *qui je suis*, elle retourne la question : elle ne questionne pas l'origine, comme le faisait le lecteur, mais elle questionne le lecteur sur son désir d'origine.

Cette lecture, qui ferait de l'avertissement non pas un discours consacré à la recherche de l'origine du texte, mais un métadiscours sur la recherche de l'origine, me paraît en outre la seule susceptible d'expliquer son autre singularité, à laquelle je voudrais m'intéresser maintenant : à savoir, on l'a déjà dit, que ce texte, qui déclare l'indifférence à l'origine, ne cesse de s'y intéresser. L'auteur pour lui n'importe pas ; il ne parle pourtant que de lui, et sur un mode paradoxal dont il importe de rendre raison. Situons pour ce faire notre analyse en regard de celles que Jan Herman consacre aux discours préfaciels du second XVIII^e siècle. Partant du postulat qu'à cette époque, « si l'écrivain est superfétatoire, l'auteur ne l'est pas », et que « le lecteur d'ancien régime veut savoir qui est à l'origine de l'écriture » (75), Jan Herman affirme que les discours préfaciels de textes anonymes visent à *satisfaire* ce désir d'auteur, et qu'ils prennent, pour cette raison, la forme de « fictions légitimantes ». Or, c'est précisément contre cet horizon d'attente que se construit l'avertissement des *Lettres à Eugénie*. Loin de vouloir satisfaire le désir d'auteur, il le déclare « d'autant plus déraisonnable qu'il ne peut être satisfait » ; et loin de dire de l'origine du texte tout ce qui, fût-il fictif, permettrait de le légitimer, il dit qu'il ne peut rien en dire. Plus exactement, il fait deux choses complémentaires. D'une part, il nous apprend que l'auteur aurait (je cite) « vécu dans une grande intimité avec le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu, l'abbé Terrasson,

Fontenelle, M. de Lasserre etc », qu'il aurait « été de l'Ecole de Sceaux », de même que la destinataire des lettres pourrait avoir été « quelque dame de l'Ecole du temple ou de Sceaux ». Il nous apprend donc que l'auteur et son Eugénie appartiennent probablement aux milieux savants, épicuriens et libertins ; ce dont on se doutait bien, vu l'anonymat de l'œuvre, son titre, son absence de privilège et la citation de Lucrèce qui figure sur sa page de titre. D'autre part, l'avertissement affirme (je cite) que « à l'égard du nom et de la qualité de l'auteur, on ne peut former que des conjectures », qu' « on ne peut rien dire non plus de certain sur la personne à laquelle il a adressé son ouvrage », et qu' « au fond, ces détails sont peu importants ». Positivement, par conséquent, l'avertissement ne dit rien qu'on ne sache déjà, et ne dit que négativement ce qu'il importerait qu'il dise. Il ne joue pas le jeu de la légitimation ; au contraire, il se joue de lui. Entre l'exigence de parrèsia qu'il formule (« disons tout »), et l'aveu d'impuissance (« on ne peut rien dire »), le discours de l'indifférence tient une place médiane. De l'auteur, oui, il dit tout – ce qui n'importe pas.

Dans cette perspective, on ne saurait davantage tenir l'indifférence, comme le fait Jan Herman, pour l'élément contingent d'une scénographie auctoriale, ou un trait de l'*ethos* que l'auteur chercherait à se construire aux yeux du public. Il apparaît, bien plutôt, comme le principe de représentation d'une origine justement privée d'*ethos*, dépourvue de traits distinctifs, et réduite – de là l'absence de « récit préfaciel » – à un pur portrait synthétique, sans profondeur et sans histoire. Ce portrait, l'auteur de l'avertissement le dresse en ces termes : « Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'il suffit de lire ces lettres pour se convaincre que l'auteur était un homme fort instruit [...] Il est impossible de les lire sans concevoir la plus haute idée de la probité de l'auteur, quel qu'il soit ». On le voit, les deux seuls caractères de la figure auctoriale sont l'« instruction » et la « probité » - c'est-à-dire les deux seules qualités que Diderot, dans l'Encyclopédie, reconnaissaient déjà comme « la mesure de l'autorité dans les discours ». L'auteur, autrement dit, a ici bien un visage, mais son visage n'est pas le sien, car rien ne le singularise. Il n'a pas *un visage* qui fasse autorité ; il a seulement le visage-de-l'autorité. Il n'incarne pas une quelconque autorité, parce qu'il incarne une auctorialité quelconque. C'est « le visage quelconque » dont parle Agamben dans sa *Théorie de la singularité quelconque*, « pour lequel ce qui appartient à la nature commune et ce qui est propre sont absolument indifférents » (25). L'indifférence, en ce sens-là, c'est ne pas quitter des yeux ce visage quelconque – c'est dévisager l'origine.

Ceci dit, il me semble qu'on peut désormais mieux comprendre la portée ce que j'ai appelé l'enjeu généalogique de l'avertissement des *Lettres à Eugénie*. Généalogique, parce qu'à la question « si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? », l'avertissement répond positivement, par l'exposition d'une véritable économie du désir dans laquelle s'originerait le désir d'auteur. Je rappelle que l'auteur de l'avertissement a jugé « déraisonnable » le désir des lecteurs qui disent, je cite à nouveau « que lorsqu'on lit un livre dont on fait soi-même très grand cas, il est naturel de désirer savoir à qui

adresser son hommage ». On s'aperçoit, toutefois, que lui-même ne dit pas autre chose qu'eux, au moment de dresser le portrait de l'auteur des *Lettres*. Je cite : « Il est impossible de les lire sans concevoir la plus haute idée de la probité de l'auteur, quel qu'il soit, sans *désirer* de l'avoir eu pour ami, d'avoir vécu avec lui ». En fait, la solution de cet énième paradoxe se trouve dans le troisième terme de l'équation, à savoir dans le désir de l'auteur de *Lettres*, qui, comme dirait René Girard, entretient avec les autres une relation triangulaire. Je cite le passage concerné de l'avertissement : « L'honnête homme à qui on doit ces lettres ne se souciait pas d'en être connu pour l'auteur ; ce n'a été ni l'amour de la réputation, ni la soif de la gloire, ni la volonté de se *distinguer* par des opinions hardies [...] qui ont guidé sa plume, mais le désir seul de faire du bien à ses semblables. » En d'autres termes, et pour le dire vite, tout l'intérêt de l'auteur des *Lettres* vient de son désintéressement ; il n'est désirable qu'en tant qu'il ne désire pas l'être. Il est de ceux qui, comme Foucault dans *l'Archéologie du savoir*, « écrivent pour n'avoir plus de visage ». Sa personne se confond avec son désir de n'être pas désiré en personne ; et c'est ce désir-là que trahit celui du lecteur curieux. Par opposition, l'auteur de l'avertissement ne désire pas celui des *Lettres* en tant qu'il serait tel ou tel, mais selon sa propre formule, il désire « l'auteur quel qu'il soit », dans son indifférenciation ; l'auteur quelconque, au sens du latin *quodlibet*. « *Quodlibet ens*, écrit Agamben, n'est pas l'être, peu importe lequel, mais l'être tel que de toute façon il importe ; l'être quelconque entretient une relation originelle avec le désir » (9). L'indifférence à l'origine, par conséquent, n'est pas l'autre du désir, mais la répétition du désir qu'a l'autre de ne pas être désiré. L'indifférence, c'est bien cela : l'adéquation à l'origine, le désir mimétique de l'auctorialité quelconque.

Je voudrais pour finir, et parce que le temps manque, revenir en quelques mots et à nouveau frais sur le thème dont nous partions : « « Si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ? » C'est un vers de Corneille dont l'application est très heureuse, etc. ». Tout à l'heure, nous jugions ce thème paradoxal, voire relevant d'une contradiction performative, entre ce qu'il déclare (l'indifférence à l'origine) et ce qu'il décrit (le maintien d'une référence à l'origine auctoriale). Nous pouvons, je crois, désormais, et à l'aune de ce que nous avons établi, affirmer qu'il n'en est rien.

D'abord, parce que le nom de Corneille ne fait pas là autorité. Le vers n'est pas cité parce que *de* Corneille, mais parce que « l'application en est très heureuse ». Le lecteur s'approprie le vers lorsqu'il l'applique ; sa contresignature prime la signature de Corneille.

Ensuite, parce qu'à la question contenue dans ce vers : « à qui suis-je ? », il n'est pas du tout sûr que réponde le nom de Corneille. Ce n'est pas tant Corneille qui parle, que le livre lui-même, qui emprunte la voix de l'auteur de l'avertissement, qui cite l'auteur des *Lettres à Eugénie*, qui cite le personnage de théâtre Nicomède, qui lui-même affirmait parler d'une voix empruntée : « Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je

sois ? Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ? » La formule de l'indifférence ne revient donc en propre à personne ; sa voix est par nature une voix comme une autre ; elle fait de quiconque l'énonce un énonciateur quelconque. Qu'importe alors que le vers soit de Corneille ; qu'importe aussi que l'avertissement qui le cite soit de d'Holbach ou de Naigeon, comme a pu l'affirmer Alexandre Barbier. L'indifférence est autarcique et autotélique. Parce qu'elle est inassignable, qu'elle soit signée ne change rien. Son auteur est toujours quelconque parce qu'elle parle *d'elle-même*.

On comprend enfin, que la présence du nom de Corneille, loin de contredire le principe d'indifférence, en révèle au contraire la portée radicale. Supprimer le nom de Corneille, c'eût été en effet concéder qu'il conservait quelque importance. Or, son nom est si indifférent qu'il n'importe même plus de l'ôter. Il n'est ici le nom que d'une dispersion auctoriale, que de l'indifférenciation dans laquelle demeure l'origine. L'indifférence à l'origine, autrement dit, et pour finir, atteint le dernier terme de la gradation que Diderot, dans l'article « Autorité » de l'*Encyclopédie*, a commencé à ébaucher en se souvenant de Pascal. « Les grands noms, écrit Diderot, ne sont bons qu'à éblouir le peuple ; quant aux demi-savants, ils se font des magasins inépuisables de citations ». Alors que le peuple ne tient qu'aux noms, alors que les demi-savants ne tiennent qu'aux propos, le savant est celui dont l'indifférence serait telle qu'il n'aurait plus besoin de se passer des noms pour examiner les propos. L'origine, pour lui, demeure – neutralisée. Il sait que le nom de Corneille a cessé de lui être propre, que le sujet qu'il désignait est devenu méconnaissable. L'attribution à Corneille du vers qui déclare toute attribution impossible témoigne ainsi du seuil qu'aura franchi l'indifférence : elle instaure un nouveau régime, dans lequel le nom d'auteur, non seulement ne fait plus autorité, non seulement ne signe plus, mais a même cessé de nommer. C'est tout au plus un homonyme de tous les auteurs potentiels, ou l'un des pseudonymes possibles de l'auctorialité quelconque.

A la question : « pourquoi avez-vous gardé le nom de Corneille ? » d'Holbach et Naigeon aurait donc pu répondre comme Foucault qui gardait le nom de Beckett, ou comme Deleuze et Guattari dans leur préface à *Mille plateaux* : « Nous avons écrit le livre à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça fait déjà beaucoup de monde. Nous avons distribué d'habile pseudonymes, pour rendre méconnaissable. Pourquoi avons-nous gardé nos noms ? Par habitude, uniquement par habitude. Pour nous rendre méconnaissables à notre tour. Non pas en arriver au point où l'on ne dit plus je, mais au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je ». L'indifférence à l'origine, ce n'est finalement que cela : le point d'indistinction où ses noms valent des pseudonymes, où l'origine se voit forcée à devenir méconnaissable. C'est là précisément la force que lui reconnaissait Bataille : « Souvent l'indifférence est une force ; car une force, autrement freinée, se libère en elle. Sous le coup de l'indifférence, l'origine, dirait Deleuze, « perd le visage » ; elle se voit « casser la figure » dans les termes de Lacoue-Labarthe.